

CHAPITRE PREMIER

De la bandaison à la débandade

« *Tel qu'il est, il me plaît/ Il me fait de l'effet/ Et je l'aime/ C'est un vrai gringalet/ Aussi laid qu'un basset/ Mais je l'aime [...]. Ce qui n'est pas marrant, c'est qu'il ronfle/ On dirait un pneu qui se dégonfle/ Et quand il faut se bagarrer/ Il est encore dégonflé. »*

Fréhel, *Tel qu'il est*, 1936.

« *Mon p'tit Kaki/ Mon grand chéri/ Ta p'tit' femme sera bien sage/ Ell' pense à toi / Et c'est pourquoi/ Ell' t'en aime encor' davantage/ Ell' tiendra le coup/ et jusqu'au bout/ Car pour avoir du courage/ Elle a ta photo sur son cœur jour et nuit/ Mon chéri/ Mon p'tit Kaki. »*

Lucienne Boyer, *Mon p'tit Kaki*, novembre 1939.

Il fait beau à n'y pas croire. C'est un printemps généreux, corrompé, inexorable. C'est le printemps de la drôle de guerre. À Paris, le joli mois de mai a toujours eu l'effet d'un puissant aphrodisiaque. Sur les Grands Boulevards, les filles ont les cheveux libres, des jupes courtes et fleuries. Portée par les ondes, la voix de Tino Rossi susurre une mélodie entêtante au titre prémonitoire : *Sérénade sans espoir*. C'est la dernière romance à la mode : sucre d'orge pour mininettes et confidences sur mol oreiller. Aux Trois-Quartiers, aux Galeries Lafayette, à la Samaritaine, on s'écrase à tous les rayons, on s'arrache des tenues légères, des pyjamas de plage, des senteurs en flacon qui montent à la tête. Évoquant ces premières journées de mai 1940, une image éclipsé toutes les autres dans les souvenirs du soldat Lucien Rebatet,

embusqué parisien à la censure postale : « Dans le soir lumineux, les filles aux longues boucles allaient au bras des adolescents, heureuses de marcher dans leur pas large et sûr, pâmées et consentantes comme on ne les avait jamais vues. Que de couples, de baisers et d'étreintes ! Sous les arbres des jardins, une odeur étourdissante de belles enfants en volupté se répandait avec les ombres de la nuit. L'amour et la mort allaient de pair. On le savait du reste. Mais on ne soupçonnait pas que cette loi commandât avec une aussi implacable et irrésistible vigueur¹. » Plus à l'est, le climat est différent. En poste près de la frontière luxembourgeoise, le lieutenant Roger Ikor, du 106^e régiment d'infanterie, ne participe pas à cet émoi printanier. Il transpire. « A-t-il pu faire chaud durant ce mois de mai, immuablement soumis au "beau temps d'Hitler" [...]. Or en pleine chaleur, nous portions vareuse, capote, cravate et tout le fournement, masque à gaz compris, du matin au soir. Soyons justes : la capote était perfectionnée. Un bouton y était cousu au milieu de chaque pan ; pour la marche, le soldat pouvait y accrocher le coin du bas relevé en triangle et dégager son genou². » Pas question de *furia francese* ni de virilité guerrière dans un pareil accoutrement.

Le guerrier, fantasme fourbu

Le 25 août, la mobilisation des réservistes n'a donné lieu à aucun débordement notable. Pas de mots à cocarde, pas de fébrilité tricolore comme en 1914. Juste le déplaisir d'un anachronisme. En une dizaine de jours, l'état-major a levé près de cinq millions d'hommes, soit vingt-neuf classes d'âge de 1909 à 1938 incluant pour les trois premières des anciens combattants âgés de quarante-huit à cinquante ans. Pour considérable qu'il soit, en termes quantitatifs, ce prélèvement imposé à la nation met surtout en évidence les caractéristiques d'un pays à la démographie problématique. Contrairement à la Wehrmacht, c'est une armée de pères de famille – près de quatre mobilisés sur dix l'avaient déjà été vingt ans plus tôt –, une armée à l'image d'une plante qui aurait épuisé l'énergie et les qualités de son sol ; une armée qui, selon Bertrand de Jouvenel, un intellectuel non conformiste, aurait perdu le don et le goût de la force : « Nous n'allions pas au pas cadencé. Nous étions courbés sous des paquetages pesants et difformes. Les uns portant le casque en tête, d'autres à la main. Et les

bonnes femmes, sur le seuil, criant : « Ah ! les pauvres petits gars ! C'est y pas malheureux tout de même. » Applaudis, nous aurions haussé la tête ; plaints, nous traînions la jambe. La répugnance pour la force avait atteint un tel degré que ni les soldats ne voulaient s'en donner l'apparence, ni la population ne le souhaitait chez ses défenseurs. »

Il est vrai que le modèle du guerrier intériorisé par les poilus comme le symbole de la virilité triomphante est sorti fourbu du premier conflit mondial, discrédité par l'hécatombe, avant d'être profondément remis en cause par la vague de pacifisme qui a submergé les pays victorieux, la France en particulier, au début des années vingt. Fait sans précédent, le spectacle de quelque trois cent mille invalides de guerre, grands blessés, mutilés, estropiés et autres « gueules cassées », rendus à la vie civile, achève de mettre en déroute les stéréotypes du masculin trop étroitement liés à la fonction guerrière. Ces combattants valeureux partis dans la force de l'âge, ces hommes hier encore adulés pour leur bravoure sur les champs de bataille ne sont plus que des êtres diminués, livrés à la dépendance infantilissante d'une épouse ou d'une infirmière. Insensiblement, la représentation du « sexe fort » s'est délestée de ses attributs martiaux pour s'incarner à travers les nouvelles figures que popularise une abondante production cinématographique : séducteurs quinquagénaires, titis prolétariens, sportifs délurés, mauvais garçons cultivant la fleur bleue. Certes, il existe encore un public pour vibrer aux mâles accents de *Trois de Saint-Cyr* (1938) et de *Légions d'honneur* (1938), archétypes du cinéma patriotique et cocardier, mais le succès consacre surtout des films dont les héros, guerriers désarmés et sceptiques, campent un entre-deux plus conforme aux nouveaux canons de la séduction. En 1938, Jean Gabin est élu meilleur acteur de l'année pour son rôle dans *La Grande Illusion* : un officier prisonnier, mécanicien dans le civil, qui s'éprend d'une fermière allemande, interprétée par Dita Parlo. Son personnage dans *Quai des Brumes* (1939) est celui d'un déserteur de la Coloniale fragile et démuni devant des situations qui le dépassent. Privé d'armes et même de l'uniforme censé viriliser l'effigie masculine, Gabin le peuple, Gabin le « fiancé de Marianne » n'en exerce pas moins un pouvoir d'attraction grandissant auprès du public féminin.

Point n'est besoin, au reste, d'avoir sa carrure ni sa dégaine de caïd des fortifs pour obtenir désormais les faveurs féminines. Les

nouvelles normes de la masculinité sont aux antipodes des valeurs guerrières et des représentations traditionnelles de l'homme viril. Si Marguerite Monnot (*Mon Légionnaire*) et Édith Piaf (*Le Fanion de la Légion, Mon Amant de la Coloniale*) se montrent encore sensibles au gabarit avantageux des beaux militaires, à condition toutefois qu'ils portent le képi blanc ou le burnous des spahis et qu'ils sentent bon le sable chaud, d'autres prêchent l'insoumission aux stéréotypes. Mistinguett, par exemple, s'échauffe à l'évocation de l'homme qu'elle a dans la peau – sa seule joie, son seul bonheur – qui a la triple particularité de n'être ni costaud, ni riche, ni même très beau (*Mon Homme*), tandis que Fréhel, avant la mobilisation, confesse publiquement son faible pour un « vrai gringalet, pas plus haut qu'un basset », « un vrai tordu mal balancé », tout ce qu'il y a de plus « dégonflé » dès qu'il s'agit de se battre (*Tel qu'il est*). Déchu symboliquement de la mission sexuée de protection qui lui était jusque-là assignée, le masculin est un genre en crise dont la dégradation sur le front domestique semble augurer d'autres revers. C'est le constat, en tout cas, que dresse Jean-Paul Sartre à la date du 6 mars 1940 dans ses *Carnets de la drôle de guerre* : « Dessin dans *Le Petit Parisien* d'aujourd'hui. Un mauvais garçon herculéen a empoigné une jeune personne qui se débat énergiquement mais en vain. Aplati contre le mur, terrorisé, un minuscule soldat entre deux âges regarde la scène sans bouger. Et la jeune personne indignée lui crie : "Eh dis donc, permissionnaire, c'était pas la peine de me dire que tu étais un as pour les coups de main." Ce dessin, après mille autres [...], c'est la destruction de l'idée militaire³. »

Lors de la Grande Guerre, la chasse aux « embusqués » avait mobilisé une partie de la population féminine érigée en véritable gardienne de la virilité de l'autre sexe : un homme digne de ce nom ne se devait-il pas d'être soldat et de défendre farouchement la patrie, fût-ce au prix de sa vie⁴ ? Y déroger, de quelque manière que ce fût, c'était inmanquablement s'attirer, outre la réprobation de la communauté, une réputation d'impuissant, d'eunuque dépourvu de toute capacité à satisfaire les femmes. Cette fois, la polémique autour des « embusqués » s'inscrit moins dans un rappel à l'ordre de la distribution sexuée des rôles que sur fond de lutte des classes. Contre l'avis de l'état-major, le ministre de l'Armement Raoul Dautry a imposé, dès l'automne 1939, le retour à leur poste de travail de plus de cinq cent mille mobilisés, essentiellement des employés dans des usines tra-

vaillant pour la défense nationale. En fait, la procédure, reprise de la loi Dalbiez de 1915, couvre de nombreux abus. Ainsi naît le scandale des « affectés spéciaux » dont s'empare la presse de droite pour dénoncer une faveur faite à la classe ouvrière arbitrairement assimilée à un Parti communiste que le gouvernement vient pourtant de dissoudre par le décret du 26 septembre 1939 pour cause de pacte germano-soviétique. En ce qu'ils s'affichent ouvertement et ne répugnent plus à un aveu public, la sollicitation d'une « planque », le recours à des stratégies individuelles afin d'échapper aux servitudes de l'état militaire témoignent d'une évolution profonde des mentalités en même temps que de la levée des derniers tabous. L'autre guerre a fait un tel usage des sentiments féminins, réels ou supposés, pour enchaîner les hommes à leur destin que nul n'ose plus guère les convoquer. Au reste, stoïcisme et résignation sont en net recul chez les mères, épouses et fiancées pour qui le conseil aux mobilisés est plutôt désormais de ne pas « s'exposer inutilement ». On voit des maris profiter de la première permission pour déployer une intense activité érotique dans l'espoir qu'une nouvelle naissance vienne écourter la durée de leur séjour sous les drapeaux. Les heureux gagnants sont félicités dans la presse comme pour un gros lot de la Loterie nationale : « Lille. À Rosendaël, Mme S. a donné le jour à trois fillettes qui ont reçu le nom de Bernadette, Ginette et Micheline. Le papa qui est sur la ligne Maginot a appris avec joie qu'il gagnait du même coup six classes⁵. »

À cette perte de la « qualité » française, à cette France qu'elle décrit comme efféminée par la démocratie, la presse d'extrême droite oppose volontiers l'exemple des pays fascistes où la virilité guerrière a été érigée en idéal masculin et le culte du corps en vertu civique, où les hommes, embrigadés dès le plus jeune âge dans des formations paramilitaires, semblent trouver leur plaisir dans l'accomplissement de leur devoir. La détestation du régime entre déjà pour beaucoup dans un pessimisme qui, sous couvert de lucidité, prépare insidieusement les esprits à la défaite. Ils ne le disent pas, mais certains le pensent très fort : les lois implacables de l'évolution « raciale » scellent l'infériorité et par là même le destin de la nation. L'antienne, si en vogue au début du précédent conflit, de la guerre « régénératrice » qui transforme les individus en les contraignant à se sublimer ne resurgit plus que dans le huis clos des consciences, à la faveur de colloques intimes.